MADEMOISELLE DE JONCQUIERES

De Emmanuel Mouret

Télérama

Une version élégante du conte « féministe » de Diderot.

De *Fais-moi plaisir !* à *Caprice*, Emmanuel Mouret a souvent filmé des marivaudages contemporains. Chemin faisant, le voilà arrivé au temps passé et au film en costumes. Il adapte un épisode de *Jacques le Fataliste et son maître*, de Diderot, le même que Robert Bresson pour *Les Dames du bois de Boulogne*, et sans en craindre l'ombre. Étrangement, **c'est en situant dans les ors et la soie du 18e siècle son triangle cruel et amoureux que le cinéaste réussit son film le plus moderne**. Car *Mademoiselle de Joncquières* traite avec une singulière acuité des affres féminines - et masculines - actuelles…

La mise en scène est d'une élégance surprenante. Alors que cette double éducation sentimentale repose sur la circulation des mots - les dialogues sont superbes, d'une plume trempée d'acide -, Emmanuel Mouret filme, comme jamais il n'avait réussi auparavant, les corps dans l'espace, cadrés dans un salon inondé de soleil, ou lors de plans-séquences qui glissent le long de couloirs, d'un jardin public ou dans le parc du château. La composition d'un bouquet de fleurs est l'occasion d'un plan où Cécile de France irradie, puis semble se faner comme une fleur dans un vase.

« Si aucune âme juste ne tente de corriger les hommes, comment espérer une meilleure société ? » : la phrase est aussi féministe que vraie. Mais elle est prononcée par une femme bafouée, prête à humilier ses pareilles pour prendre sa revanche. Dans ce thriller sentimental, ce sont, en fait, les personnages qui ont tout connu du vice qui pourraient bien être les plus vertueux : une jeune fille qui ne veut plus se vendre (Alice Isaaz, vibrante), sa mère à la particule envolée (Natalia Dontcheva, bouleversante). Et même ce marquis qui papillonnait, peut-être, en attendant le grand amour. Edouard Baer lui prête son naturel de dandy d'aujourd'hui, qui cache toute la mélancolie du monde sous les atours de la légèreté.

Et puis il y a Cécile de France. L'actrice, si décontractée chez Klapisch (*L'Auberge espagnole*) ou les frères Dardenne (*Le Gamin au vélo*), s'est métamorphosée : émaciée, port de tête altier, elle passe de la noblesse désinvolte à la plus féroce détermination. On n'oubliera pas son visage au moment où tout bascule : tournant le dos à l'homme qu'elle aime, regardant par la fenêtre, elle semble détachée, alors que l'on croirait entendre son cœur se briser.

Guillemette Odicino

MADEMOISELLE DE JONCQUIERES

De Emmanuel Mouret

Le Monde

Emmanuel Mouret adapte avec bonheur un épisode du roman *Jacques le Fataliste.*

Le premier film en costumes d'Emmanuel Mouret, drolatique pastelliste des choses de l'amour, est l'adaptation d'un épisode bien précis du roman philosophique *Jacques le Fataliste*, de Diderot, connu des cinéphiles pour avoir déjà prêté son argument aux *Dames du bois de Boulogne*, de Robert Bresson. Les deux films racontent, peu ou prou, la même histoire : la vengeance d'une femme bafouée qui ourdit contre son amant volage une machination implacable, vouée à l'humilier publiquement. Pourtant, la version de Mouret se défait significativement de cette parenté intimidante, pour se montrer fidèle à Diderot, investir corps et âme un 18e siècle où les délibérations amoureuses empruntent les subtils cheminements de la philosophie morale.

Mademoiselle de Joncquières **brille d'abord par la clarté de son trait, la bonne tenue de son interprétation, sa limpidité dans l'expression des caractères comme de leurs évolutions.** Faisant la part belle au texte et aux plans longs, le film épouse tout autant le cours sinueux des sentiments que la lutte intestine qu'ils recouvrent, puisque, c'est bien connu, l'amour est aussi un champ de bataille, une lutte, à celui qui prendra un réel ascendant sur l'autre, à qui joue ou sera joué. **Le siècle des Lumières offre à cela le plus bel écrin qui soit, celui de sa langue, dont les comédiens restituent tout le charme**. Une langue empreinte de mille subtilités, pénétrée de précision mais soumise à équivoque. Cet art de la conversation, Mouret la met en scène comme une flânerie entre parcs et jardins, où le rythme alangui de la marche permet de joindre la réflexion au sentiment.

Le cinéaste trouve là un parfait terrain pour jouer sur ce qui l'a toujours intéressé : l'ironie consciente ou inconsciente du langage ou, pour le dire autrement, la distance qui s'établit entre les mots et les gestes, la parole et les sentiments, ce que l'on prétend et ce que l'on n'ose s'avouer. Les cadres, généralement larges, accueillent cette dialectique de la vérité et du mensonge à travers la position des personnages qui se font face ou se tournent le dos, s'affrontent ou se contournent. La joute amoureuse se mêle ainsi au combat des idées, qui sont autant d'apparences dont jouent les personnages. Ainsi, lors d'une délectable scène de dîner, le libertin sera amené à renier ses principes pour s'attirer les faveurs de la jeune demoiselle, prétendument dévote, qui lui fait battre le cœur.

L'ironie n'engage pas pour autant la cruauté et l'on ne trouvera pas ici de ces jeux de domination, dans le style des *Liaisons dangereuses*. La beauté du film tient au contraire à ce qu'il montre une égale bienveillance envers tous ses personnages, curieux de leurs contradictions, mais jamais sévère envers elles. D'amant volage, le Marquis des Arcis se retrouvera soudain prétendant éconduit, et accédera ainsi à la douleur d'aimer. Madame de La Pommeraye ne nourrit pas seulement une vengeance égoïste mais au nom du genre féminin, afin de punir et d'éduquer le genre masculin – ce en quoi son émancipation rencontre évidemment des enjeux contemporains sur la régulation des rapports entre les sexes. Ainsi cette vengeance n'apparaît-elle pas autrement que comme un geste d'amour.

Mathieu Macheret

MADEMOISELLE DE JONCQUIERES

De Emmanuel Mouret

PREMIERE

★★★★

Une œuvre de vengeance au féminin, aussi sobre que percutante.

Le film est simple, radical, ultra frontal. Emmanuel Mouret extrait du roman philosophique de Diderot, *Jacques le fataliste*, un des récits d'aventures galantes que fait le valet à son maître, sur lequel il fonde la trame narrative de son film, l'histoire d'une vengeance implacable. Madame de la Pommeraye, une jeune veuve, cède aux avances du marquis des Arcis, fieffé séducteur. Elle s'est refusée, il a insisté, elle a cédé, il s'est lassé. L'abandonnée va alors fomenter une vengeance d'une sophistication extrême pour mettre à terre le goujat, aidée de la ravissante Mademoiselle de Joncquières et de sa mère, deux femmes désargentées et de petite vertu.

Cette première échappée historique sied parfaitement à l'introspection amoureuse qui fonde l'univers de Mouret (*Caprice*, *L'Art d'aimer*). Son verbe distancié et réfléchi, sa poétisation du rapport amoureux rencontrent l'arbitraire et la violence des cœurs qui s'aiment puis malmènent Diderot, ainsi que sa morale Grand Siècle qui tranche comme une guillotine. Le résultat ressemble à une utopie sentimentale, soudainement propulsée dans un réel amer et qui plonge personnages et spectateurs dans un vortex de doutes. **La mise en scène est souple et épurée, la claque ébouriffante. Coup de chapeau à Edouard Baer et Cécile de France, dont l'interprétation très organique dérange habilement ce langage suranné et délicieux qui émane à la fois du XVIIIème et de l'ADN du cinéaste.**

Anouk Féral

MADEMOISELLE DE JONCQUIERES

De Emmanuel Mouret

Le Journal du Dimanche

Cécile de France et Édouard Baer
s'affrontent dans une guerre des sexes en costumes d'une cruauté jubilatoire.

Depuis bientôt vingt ans, il trousse des comédies romantiques qui ne ressemblent à rien d'autre. De *Laissons Lucie faire* (2000) à *Caprice* (2015), en passant par *Changement d'adresse* (2006) et *L'Art d'aimer* (2011), Emmanuel Mouret s'entête à écrire autant de variations sur un même thème, l'amour. Son obsession ? Disséquer les emballements du cœur à travers les frustrations diverses de personnages volontairement naïfs, délicieusement maladroits et furieusement inconstants. On en ressort à chaque fois le cœur léger et à la fête. Celui qui s'est imposé comme le spécialiste du marivaudage moderne, a la bonne idée d'inscrire son nouveau film dans l'époque où le genre littéraire qui l'inspire est né, le 18e siècle.

Emmanuel Mouret adapte un récit conté par l'aubergiste dans *Jacques le Fataliste*, de Diderot : l'histoire de Madame de Pommeraye, jeune veuve vivant à la campagne, qui décide de se venger du libertin qui l'a quittée en le faisant s'amouracher d'une belle jeune fille, *Mademoiselle de Joncquières*. En fait, une prostituée... **Dans des décors somptueux et avec un sens du cadre aussi sobre qu'élégant, le réalisateur orchestre une guerre des sexes jubilatoire, où la cruauté le dispute à la candeur, la rancœur à la passion.** Si la langue est ancienne, la situation se révèle, elle, très contemporaine. Dans une aristocratie où les femmes ne sont que des épouses décoratives, elles doivent trouver un terrain où exercer leur pouvoir. Ce sont évidemment dans les jeux de l'amour (et du hasard) qu'elles peuvent affronter les hommes.

On ne peut pas voir *Mademoiselle de Joncquières* sans penser à la révolution #MeToo, qui veut aujourd'hui rééquilibrer la donne. Sorte de Madame de Tourvel qui se transforme en Madame de Merteuil après une trahison, la marquise déploie la plus belle intelligence pour piétiner celui qui l'a déshonorée au risque d'apparaître plus condamnable et plus perverse que son amant volage. Dans ces liaisons dangereuses, le plus méchant n'est pas forcément celui qu'on croit. S'il se fait plus sérieux dans le ton, Emmanuel Mouret continue d'instiller beaucoup de charme et une légèreté joyeuse dans son badinage. Les comédiens n'y sont pas pour rien : sublimée par ses robes aux décolletés pigeonnants, Cécile de France navigue avec beaucoup de malice et de délicatesse entre (dé)raison et sentiments ; Edouard Baer semble fait pour se glisser dans le costume de ce Casanova gouailleur qui assume sans honte son inconstance. Sans oublier Alice Isaaz, magnifique objet de désir et pion injustement malmené dans cette bataille à armes inégales.

Barbara Théate